

ERNEST HELLO

Note de la rédaction. — La mort d'Ernest Hello, récemment arrivée, nous remet en mémoire quelques pages de M. Henri Lasserre sur l'illustre écrivain catholique. Ces pages sont l'introduction d'un ouvrage resté célèbre et qu'Ernest Hello voulait intituler *L'homme*. L'ami de Louis Veuillot est ici bien interprété. Qu'Ernest Hello ait plus tard une place d'honneur dans votre bibliothèque.

I

Il y a bien longtemps de cela. C'était en cette époque disparue, où la France était proclamée par la diplomatie la première nation du monde, où l'Exposition universelle attirait à Paris la terre entière, et où, sous mille formes, l'orgueil humain disait comme à Babel : « Nous pouvons nous passer de Dieu. » C'était le moment où l'Empire tout-puissant semblait assis à jamais dans sa force, et où, devant les douanes abolies et le spectacle de tant de richesses, la multitude humanitaire affirmait, en ses ligues honnêtes, que la paix éternelle avait enfin commencé pour le globe. Tous les égoïsmes étaient satisfaits, tous les appétits en train de se repaître, tous les plaisirs à la portée des lèvres. Sur l'asphalte de tous les trottoirs, sur les planches de tous les théâtres, sur l'estrade flamboyante des cafés-chantants, la chair humaine toute étincelante de soie, de pierreries, de chrysocale et de nudités faisait fortune en se vendant. La Luxure prodigue s'amusait à jeter en terre cinquante millions, c'est-à-dire cent lieues de pièces de cinq francs bout à bout, c'est-à-dire de quoi nourrir pendant un an plus de cent mille pauvres familles ; la Luxure jetait en terre cinquante millions pour se construire un temple, le plus vaste du monde, et elle l'appelait l'Opéra. Invisible et cachée dans les violons d'Offenbach, de Strauss ou de Musard, Circé faisait de la musique devant l'innombrable troupeau des compagnons d'Ulysse et des disciples d'Epicure. Parmi ceux-là, l'Art, devenu immonde, se vautrait particulièrement dans la boue et se congratulait en son ignominie. Courbet et je ne sais quels autres régnaient ; les galeries et les musées étaient de plus en plus le vestibule des mauvais lieux. Il y avait un ministère des beaux-arts et de la maison de l'Empereur. Il y avait, pour nourrir le peuple, la littérature Flaubert et la littérature du Ter- rail. Il y avait un grand journal, le plus grand qui eût jamais paru, car c'est par millions et par millions qu'il comptait ses lecteurs parmi le plus grand des peuples, et ce grand journal

du grand peuple c'était le « Petit-Journal. » En religion, il y avait Proudhon, c'est-à-dire la haine ; il y avait Renan, c'est-à-dire la trahison ; il y avait Jules Simon, c'est-à-dire la sottise : en politique, il y avait le *Siècle*, c'est-à-dire tout à la fois. C'était là le pain quotidien. On était coupable, impie et imbécile. Thérèse paraissait et excitait les trépignements enthousiastes de la tourbe dorée et de la tourbe dédorée. Renan publiait son livre et savourait les mêmes bravos. On plaisantait aussi. La Prusse avait planté au beau milieu de l'Exposition universelle le plus gros canon d'acier qui eût jamais été fondu sur le globe ; et on riait à gorge déployée devant cette énormité ; et on disait : « Elle est mauvaise ; » et on criait : « Je la connais ; » et on répétait : « On ne me la fait pas. » La langue française se pourrissait. Et toutes choses marchaient à souhait. Travaillant dur, semaine et dimanche, vendant cher ; gagnant gros ; contents de sentir le sol solide sous leurs pieds, les laboureurs labouraient, les commerçants commerçaient, les agioteurs agiotaient. Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes.

C'est alors qu'errant un jour avec un camarade, dans les jardins cosmopolites de l'universelle Exposition, je rencontrai un homme. Oui, c'était un homme. Sa tête, étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure que les hommes ont appelée le Génie. Le front était vaste comme la pensée. Le dos, légèrement voûté comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible Univers.

Cet homme m'aborda et, faisant un geste fatidique, me dit gravement ce seul mot :

— Mon ami, je m'étonne.

Je le regardai comme pour lui demander ce qui causait sa stupeur, car c'était bien la stupeur que traduisaient manifestement les traits assombris de sa vivante physionomie. Il reprit :

— Je viens de passer devant les Tuileries, et elles ne brûlent pas encore !

Ce fut à mon tour d'être stupéfait. Il le vit et ne s'en troubla point. Il leva sa main comme les Prophètes des temps disparus et me montra la ville innamense. Puis, comme si, dans les profondeurs de sa pensée ou par delà les horizons, il eût entrevu je ne sais quelles multitudes en marche, il ajouta lentement ces pa-